

CULTURE [CONTRE] CULTURE/CH

Entretien avec Sam Stourdézé

Le Musée de l'Elysée vient de consacrer une importante exposition intitulée «CULTURE [CONTRE] CULTURE/CH». Dans cette interview, Sam Stourdézé, directeur du Musée, revient sur le sens de cette exposition qui pose avec acuité et humour, parfois, la question de l'identité.

Quelles sont vos définitions de la culture et de la contre-culture ?

C'est une vaste question. Ce qui nous a intéressés dans la conduite d'un tel projet, c'était la culture et la contre-culture dans la photographie suisse. L'objectif n'était pas d'en donner une définition mais de confronter ces deux domaines.

Pourquoi le choix d'une telle thématique dans le contexte visuel actuel et pourquoi le mot contre est-il entre crochets ?

Nous avons traité le titre de cette exposition de manière très graphique: «CULTURE [CONTRE] CULTURE/CH» signifie, si l'on veut le lire de manière complète, culture et contre culture dans la photographie suisse. Nous voulions provoquer le débat et les questionnements. Le Musée de l'Elysée est une caisse de résonance des pratiques visuelles anciennes et contemporaines. Nous sommes à Lausanne, avec une véritable implication territoriale et la volonté de voir et de montrer ce qui se fait ici. La scène artistique suisse est extrêmement dynamique et le domaine de la photographie y occupe une place importante.

Nous voulions nous poser la question de l'existence d'une photographie suisse. Revenir sur les déclarations intempestives d'un Ben Vautier – *La Suisse n'existe pas* ou encore *Je pense donc je suisse* – pour tenter de les contredire. En allant voir les artistes, en visitant les ateliers, nous avons constaté qu'il y avait, entre les créateurs suisses alémaniques et romands, un dénominateur commun autour des questions d'identité ou de territoire, avec en toile de fond, cette interrogation récurrente: comment fonctionne le *vivre ensemble* dans une structure géographique, linguistique aussi différente.

Nous avons sélectionné une quinzaine d'artistes et l'exposition s'est construite par confrontation. En aucun cas elle se veut didactique ou pédagogique.

Vous aviez choisi de montrer des images de photographes professionnels mais aussi des photographies d'archives d'accidents de la route. Pourquoi avoir ouvert votre musée à ce genre d'images ?

L'exposition est construite en trois grands chapitres. Au premier étage, le comportement social rapprochait Arnold Odermatt, policier photographe de spectaculaires accidents de la route, d'Emmanuelle Antille ou de Christian Lutz, lauréat du Swiss Press Photo 2011. Au même étage, une représentation des mouvements des années soixante et septante illustrées par les courants rock, puis punk, ou par un certain engagement politique, qui symbolisaient une forme de contre-culture. Ces postures ont aujourd'hui disparu. Les photographes ont perdu certaines de leurs illusions, la photographie se fait critique, elle utilise l'ironie, parfois le cynisme, souvent l'humour, pour parler du monde qui l'entoure. C'était la thématique du deuxième chapitre. Le troisième revenait sur la question de la carte et du territoire, le paysage posant la question de l'identité.

En point d'orgue, le paysage sécuritaire avec le travail de Jules Spinatsch, un panorama de Davos, très esthétique, presque cubiste, composée de milliers de captures d'écrans de caméra de surveillance.

Nous remontions au XIXe siècle, avec les photographies de Fred Boissonnas documentant la reconstitution d'un village typique suisse sur la place de Plainpalais lors de l'exposition nationale de 1896. Les travaux de Léo Fabrizio et



Christian Schweiger traitaient, eux, des bunkers camouflés en faux chalets, ou se dissimulant dans les montagnes.

En tant que musée, notre rôle institutionnel est celui de passeurs d'images. Nous sommes les intermédiaires entre les artistes et le public. Mais une exposition, c'est aussi une prise de position, un point de vue. Nous racontons une histoire qui affirme nos choix. Pour ce projet, nous avons privilégié les confrontations en montrant peu d'artistes, mais pour chacun d'entre eux des ensembles compréhensifs, qui permettent de pénétrer leurs univers. *In fine*, le Musée, en articulant un propos et des œuvres, cherche à produire du sens.

Propos recueillis par Nicolas Christin